Le couteau et l'oignon, ou l'étrange histoire d'un médecin mélancolique

Ariane Bayle

Université Jean Moulin-Lyon 3

Résumé : Cet article commente une nouvelle d'un recueil italien édité par le polygraphe Francesco Sansovino, *Le Cento novelle scelte da'piu nobili scrittori* (1561 pour la 1ère éd.). Dans la 7e nouvelle de la 5e journée, le médecin Policleto, découvrant qu'il n'a pu sauver son fils malade parce qu'il n'a pas écouté le savoir naturel et spontané de l'enfant, se donne la mort après avoir tué sa femme à l'aide d'un couteau de cristal promu au rang de relique. L'article donne une traduction de plusieurs passages de la nouvelle, la resitue dans son contexte littéraire et éditorial avant de s'intéresser à la manière dont sont thématisés, dans cette histoire tragique, les rapports de l'expérience scientifique et des affects passionnels.

Mots-clés : Sansovino (Jacopo), nouvelle tragique, médecin, savoir naturaliste, mélancolie.

C'est l'histoire tragique d'un père qui a perdu son fils. C'est de sa faute. Il a écouté sa femme, il l'a laissé prendre une mauvaise décision au mauvais moment et leur enfant malade est mort. C'est bien connu, c'est toujours, dans le fond, la faute des mères. Le pire, c'est que le père est médecin et qu'il n'a pas su sauver son fils avec les moyens de l'art. Il aurait sans doute pu le sauver s'il avait écouté ce que l'enfant lui disait, plutôt que sa femme.

C'est une histoire où le pouvoir des passions fait dérailler la science, où l'amour et la haine l'emportent sur le bon exercice du jugement. Une banale histoire tragique, en un sens, mais qui m'intéresse parce qu'elle ne renonce pas à faire de la médecine, pourtant mise en échec, l'instrument du dévoilement d'une vérité.

J'ai rencontré cette histoire en parcourant *Le Cento Novelle scelte da'piu nobili scrittori della lingua volgare*[1] de Francesco Sansovino (1521-1583), un recueil à la mode du

1. Francesco Sansovino, *Le Cento Novelle scelte da'piu nobili scrittori* [1561], Venise, 1562, 5a giornata, novella VII, « Un medico Milanese, rimaso privo del figliuolo per non gli haver sua madre voluto dar quel ch'egli voleva… », f. 193-195. Cette nouvelle, présente dans les éditions de 1561, 1562 et 1563, disparaît des éditions ultérieures. Elle n'est pas reprise dans *Les Facétieuses Journées*, l'adaptation française des *Cento Novelle* par Gabriel Chappuys en 1584 (éd. Michel Bideaux, Paris, Champion, 2003). Je donne ma traduction.

temps, dans lequel l'auteur compile, en les liant à la manière de Boccace par les tours de parole de quelques devisants, des nouvelles trouvées ici et là, empruntées, pour certaines, à une tradition déjà ancienne et, pour d'autres, à des auteurs modernes comme Straparole[2], auxquelles s'ajoutent quelques récits de son cru. Lors de la 5e journée, c'est Lisetta qui se voit ordonner par le roi de l'assemblée de raconter une histoire. Lisetta devrait théoriquement raconter « quelque chose de léger », propre à « réconforter les âmes » de ses auditeurs, mais elle choisit pourtant de dire une histoire qui lui a été racontée un jour par une voisine, parce qu'elle ne se souvient d'aucune autre (« *poi che al presente non mi sovien altro*[3] »), avoue-t-elle.

C'est donc l'histoire d'un médecin riche et renommé de Milan, nommé Policleto, qui a épousé une certaine Flaminia. Un fils leur est venu, paré de toutes les qualités de l'esprit et du corps. À l'âge de 7 ans, il donne de telles espérances que le père l'aime « autant que sa propre vie ». À l'âge de 9 ans, l'enfant tombe malade. Le père, bien qu'il soit alors le plus grand médecin de tout le pays, prend sagemment conseil auprès de ses collègues, craignant peut-être que, « dans une affaire qui le concernait, la passion ne le fasse se tromper » (« *temendo forse che in causa propria la passion non lo inganasse* »). Les autres médecins prennent en charge la cure du garçon, en informant le père de tout ce qu'ils font. Mais malgré les soins d'hommes si avisés, le mal ne fait qu'empirer. Il semble même que chaque remède tenté ne fasse qu'aggraver le mal. Au bout de quelques mois, désemparés, le père et les autres médecins se contentent de lui donner des aliments « qui permett[ent] à la Nature de le maintenir en vie, dans la mesure du possible, sans plus d'espoir de le guérir ». Bizarrement, l'enfant demande qu'on lui donne à manger un oignon blanc, ce que les médecins lui refusent parce que c'est un aliment contre-indiqué en cas de fièvre[4]. Mais l'enfant insiste en disant qu'il mourra si on ne lui donne pas cet oignon blanc. Les hommes de l'art finissent par céder, pour faire plaisir au garçon dont le cas est désespéré. Sur ces faits arrive la mère qui, découvrant qu'on s'apprête à donner un oignon à son fils, entre en fureur. Céder à ce caprice reviendrait à « planter un couteau dans le cœur de l'enfant » (« *ciò non era altro che dar d'un coltello nel cuore al fanciullo* »), dit-elle. Elle parvient à convaincre son mari et les autres médecins qu'on ne lui donne pas l'aliment désiré. Affligé, le fils meurt sans cesser de demander qu'on lui donne un oignon blanc.

L'échec de la médecine dans son versant thérapeutique est en partie rattrapé, dans un deuxième moment de l'histoire, par la médecine légale : les médecins décident de faire ouvrir le corps de l'enfant (« *Parve a i Medici [...] che'l morto corpo del fanciullo fosse aperto* ») pour connaître les causes de la mort. Le père ne s'y oppose

2. Sansovino, *op. cit.*, « *A lettori* », f. 4 v° : « in questo corpo ve ne sono del Brevio, del Gratia, del Firenzuola, del Molza, d'Erasto, del Salernitano, del Parabosco, d'un ser Giovanni che scrisse l'anno 1378. alcune dello Strapparuola ma le migliori, et alcune ancho mie, le quali però sono state da me rassettate e racconcie nella lingua per quanto io ho potuto, e secondo che dalla fretta de gli Stampatori mi è stato conceduto. »

3. *Ibid.*, f. 193 r° .

4. Selon Jean Bruyérin-Champier, neveu de Symphorien Champier et médecin de François Ier, auteur d'un traité encyclopédique sur l'alimentation (*De re cibaria*, Lyon, Sébastien Honoré, 1560), l'oignon est le condiment le plus souvent utilisé en cuisine et « même les enfants ne sont pas épargnés par cette gourmandise » (*L'Alimentation de tous les peuples et de tous les temps jusqu'au XVIe siècle*, trad. du latin par Sigurd Amundsen, Paris, L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, 1998, Livre IX, chap. 10, p. 320).

pas, « désireux de connaître la raison des choses » (« *come persona che desiderava saper la cagione delle cose* »). Au fond de l'estomac, dans la partie la plus proche du cœur, on trouve un cristal assez long, translucide comme celui que l'on trouve dans la roche des montagnes. Tous s'étonnent et se demandent comment cette chose a pu « coaguler » (« *coagular* ») de cette manière. Les médecins concluent que l'enfant est mort parce qu'on n'a rien trouvé qui puisse dissoudre le cristal formé en lui. On donne alors le cristal au père, en souvenir de ce fils qu'il aimait plus que lui-même (« *per haver un continuo memoriale del figliuol che amava piu che se stesso* »). Il le fait sculpter en manche de couteau et le porte toujours sur lui, s'en servant dès qu'il en a besoin, et notamment à table. À chaque fois qu'il s'en sert, il donne un baiser au couteau en repensant à son fils tant aimé.

Un an plus tard, « que ce fût le hasard, ou que la nature voulût découvrir l'étendue de ses secrets merveilleux » (« *o fosse a caso, o fosse che la natura volesse scoprir la gran maraviglia de i suoi segreti* »), le jour de l'anniversaire de la mort du fils, se produit quelque chose d'extraordinaire : alors que le médecin est à table, il éprouve une faim soudaine d'oignon blanc. On lui en apporte un qu'il découpe avec son couteau. Après en avoir mangé un peu, il demande à boire. S'apprêtant à prendre son verre, il pose le couteau sur l'oignon. Ayant bu, il veut prendre le couteau mais le retrouve sans manche. Rapidement, cherchant à comprendre ce qui a pu se produire, il se rend compte que le manche de cristal s'est dissous comme de l'eau au contact de l'oignon (« *s'avide il cristallo dalla cipolla esser stato risoluto in acqua* »). C'est ce qui expliquait, comprend-il alors, que son fils, « par un instinct secret de nature » (« *per instinto segreto di natura* »), ait demandé si instamment un oignon blanc. Comprenant qu'il avait mal agi sous l'influence des paroles de sa femme, le père prend d'une main le couteau, de l'autre l'oignon, et pleure tout en s'accablant de reproches :

> Qui pourra ne pas me blâmer de mon imprudence, sachant qu'à cause des paroles d'une femme insensée j'ai moi-même été la cause de la mort de mon fils unique ? Maintenant je sais, mais trop tard, que la nature voulait être bonne en conservant la vie de celui par qui, en le créant, elle m'avait été propice. En voici le signe, voici le cristal dissous par l'oignon, que si souvent mon pauvre fils a réclamé en vain. C'est de cela que la nature, indignée, a voulu me donner la certitude, pour obtenir de moi la vengeance que je mérite et faire de moi, pour les autres, un exemple en montrant qu'il ne faut pas se laisser déboussoler par l'imprudence et la méchanceté d'une femme. [5]

Vaincu par la douleur et terrassé par la culpabilité, lorsqu'il comprend que, s'il avait été plus attentif à la parole de son fils, il aurait pu le sauver, le misérable père se

5. *Ibid.*, f. 195 r° : « Chi sarà quello che non biasmi la mia sciocchezza, sapendo che per parole d'una insensata femina io medesimo sia stato cagione della morte del mio unico figliuolo ? Hora conosco, ma troppo tardi, che la natura volea esser benigna in conservarmi quello che a crearlo m'era stata propitia, eccone il segno, ecco il cristallo risoluto dalla cipolla tante volte in vano dal misero figliuolo domandata. Di che la natura come sdegnata mi ha voluto far certo per pigliar di me la vendetta che merito, et farmi essempio ad altri di non lasciarsi voltar il capo alla sciocchezza o malignità di una femina. »

donne la mort, après avoir tué sa femme, à l'aide du fameux couteau (désormais sans manche) :

> À peine eût-il parlé que, ne voulant pas laisser un tel affront impuni, il transperça de son couteau le cœur de l'épouse qui, pour la très grande douleur qu'elle éprouvait, était aussi hors d'elle-même ; et il s'infligea le même traitement, si vite que ceux qui étaient présents et qui étaient tous en larmes à cause des paroles que venait de prononcer le malheureux père, s'en rendirent à peine compte. [6]

Pour les lecteurs d'aujourd'hui, le dénouement de cette histoire tragique a des résonances presque grotesques. La tirade très théâtrale du malheureux père, prêt à se donner la mort, le couteau à la main, est quelque peu parasitée par la présence de l'oignon, qu'un esprit bassement matérialiste pourrait rendre responsable des larmes versées. Mais les lecteurs du XVI^e^ siècle s'accommodaient visiblement assez bien de ce type de dissonances, et pouvaient même en jouer. Les connotations comiques de l'aliment – que notre culture aurait tendance à associer à la cuisine populaire mais qu'un lecteur de Boccace pouvait aussi associer à la ruse comique [7] – ne semblent pas devoir empêcher une lecture sérieuse de la fable. Il y a plusieurs couches d'interprétation dans un oignon.

1 Du récit enchâssé à la nouvelle

Sansovino extrait cette nouvelle de *I compassionevoli avvenimenti d'Erasto* [8], une adaptation au contexte italien d'un roman à récits enchâssés, d'origine orientale, *Le Roman des sept sages* [9], diffusé en Italie par un manuscrit dans la deuxième moitié du XIII^e^ siècle, *Il libro dei sette savi*. Le succès de l'adaptation italienne, qui paraît sous différents titres, est attesté, dans la deuxième moitié du XVI^e^ siècle, par ses très nombreuses rééditions (32 entre 1542 et 1599), principalement vénitiennes. La version française de l'*Erasto* italien, parue en 1565 sous le titre d'*Histoire pitoyable du prince Erastus, fils de Dioclétien, Empereur de Rome* [10], provoquera un moindre engouement. Dans l'*Erasto* originel, l'histoire de Policleto prenait très clairement le sens d'une parabole politique. Sept philosophes tentaient de convaincre l'empereur Dioclétien de laisser la vie sauve à son fils, Erasto, accusé à tort par sa belle-mère, Afrodisia, d'avoir voulu la séduire. Tandis qu'Erasto avait décidé de se murer dans le

6. *Ibid.* : « Et non cosi tosto detto, col coltello passò il cuore alla moglie che per lo grandissimo dolore era fuor di se stessa, et il simile fece a se stesso, tanto tosto, che gli astanti i quali tutti erano in lagrime per le parole del misero padre, non se ne avidero a pena. »

7. On se souvient du frère Cipolla, qui dans la nouvelle VI, 10 du *Décaméron*, promettait à des paysans de leur montrer une plume de l'ange Gabriel.

8. La première édition, parue sous le titre *Erasto et i suoi compassionevoli avvenimenti che gli successe* (Venise, Francesco Dileno, 1542), est reprise sous le titre *Erasto dopo molti secoli ritornato al fine in luce* (Mantoue, 1546) ; ou de manière plus massive encore sous le titre *I Compassionevoli avvenimenti di Erasto* (Venise, G. Giolito de Ferrari et fratelli, 1554).

9. Voir Yasmina Foehr-Janssens, *Le Temps des fables. Le Roman des Sept Sages ou l'autre voie du roman*, Paris, Champion, 1994.

10. Sur l'adaptation française de l'*Erasto* italien, voir Nancy Oddo, « Les enjeux des réécritures de romans orientaux au temps de la Réforme catholique en France », *in* Marion Uhlig et Yasmina Foehr-Janssens (dir.), *D'Orient en Occident : les recueils de fables enchâssés avant les Mille et une Nuits de Galland*, celama 16, Turnhout, Brepols, 2014, p. 409-431, qui donne en annexe une table des quatorze récits enchâssés.

silence, les sept avocats du jeune prince se relayaient pendant sept jours pour raconter chacun à leur tour une histoire susceptible de faire fléchir le tyran et différer le moment de l'exécution. Ils tiraient ensuite une leçon explicite de leurs *exempla*. Chacun mettait clairement en évidence le caractère néfaste des passions, le pouvoir délétère des femmes en politique et l'importance pour le bon souverain de savoir rendre justice selon les lois. Afrodisia répliquait à chaque philosophe dans une série de fables montrant des fils dénaturés. Le huitième jour, Erasto se décidait à prendre la parole pour expliquer les raisons de son silence et révéler la vérité : c'était sa belle-mère qui avait tenté de le séduire et avait cherché à le convaincre d'assassiner son père. Cette dernière, jetée en prison, finissait par se suicider. L'histoire du médecin milanais, choisie par Sansovino, était racontée dans une lettre insérée que le septième sage, nommé Leuco, adressait à l'empereur (chap. XX). Le père-médecin devait figurer un père-gouvernant qui de bon devenait mauvais, parce qu'il s'était soumis à la volonté de son épouse, tout comme Dioclétien l'avait fait en écoutant la perfide Afrodisia. Le père n'avait pas su sauver son fils parce qu'il avait laissé la mère prendre le pouvoir. Il avait été un mauvais médecin parce qu'il n'avait pas été un bon chef de famille. La figure du médecin est dans la pensée politique ancienne un comparant fréquent pour décrire le bon ou le mauvais prince, notamment chez Machiavel [11]. Dans l'*Erasto* italien, le deuxième philosophe à prendre la parole, Dimurgus, avait déjà raconté à Dioclétien l'histoire d'un certain Hippocrate qui, jaloux de son jeune neveu, également médecin, se donnait la mort par erreur avec ses propres remèdes. Sansovino en tire également une nouvelle pour le recueil des *Cento Novelle* [12].

Mais sortie de son contexte initial, dès lors qu'elle n'est plus soumise à une démonstration touchant la question de la justice, la nouvelle du médecin milanais peut faire l'objet d'une réception différente. Le lexique du droit, très prégnant, n'entre plus en résonance avec la leçon politique d'ensemble exposée dans le récit cadre. Le thème de la malveillance des femmes, notamment, qu'on retrouvait dans plusieurs des récits enchâssés du roman originel, bien qu'il figure encore dans le titre de la nouvelle, peut sembler faiblement illustré ici par une figure maternelle quasiment absente. L'exemplarité politique du récit prend un poids très relatif par rapport à d'autres composants de l'histoire. L'intérêt que suscitent les éléments propres à l'histoire tragique ou « piteuse » demeure (la passion du père pour le fils, la haine pour la mauvaise mère, la théâtralisation des larmes et du discours qui précèdent les coups répétés dans un double châtiment), mais il est presque concurrencé par un autre aspect de l'histoire : les modalités d'accès à la vérité et, plus particulièrement, l'expérimentation naturaliste.

11. Chez Machiavel, expliquent Jean-Claude Zancarini et Jean-Louis Fournel, l'image du prince-médecin, loin d'être une simple comparaison servant à élucider ponctuellement un moment du raisonnement, est le noyau autour duquel se crée un véritable réseau sémantique, qui permet de définir quelle doit être l'action du prince prudent et vertueux. Voir Machiavel, *De Principatibus*. *Le Prince*, éd. Giorgio Inglese, trad. et commentaires Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, coll. « Fondements de la politique », 2000, p. 578 *sqq*. Voir aussi Marie Gaille, *Conflit Civil et Liberté. La Politique machiavélienne entre histoire et médecine*, Paris, Champion, 2004.

12. *Cento Novelle*, nouvelle X, 9, éd. cit., f. 415 v° - 422 r° .

2 Une expérience de chimie amusante

La curiosité que montre Policlète, médecin avant d'être père, pour les secrets de la nature, que l'on pense à la découverte du cristal qui s'est formé dans l'estomac de l'enfant ou à l'observation de la réaction provoquée par l'oignon au contact du couteau, est valorisée en soi. Ces faits, qui pouvaient passer pour anecdotiques dans l'économie d'un roman à récits enchâssés, gagnent en relief et en intérêt pour le lecteur de la nouvelle.

Sansovino aime les médecins. Polygraphe prolifique, il est un représentant caractéristique de ce milieu vénitien de lettrés, entrepreneurs, qui multiplient les projets éditoriaux en langue vernaculaire, en privilégiant les livres de format in 8°, sans ornement ni illustration, dans le but de rendre accessible au plus grand nombre des savoirs très divers mais aussi de faire du profit. Véritable touche à tout, il développe son activité éditoriale dans trois secteurs principalement : les traités d'agriculture, les écrits historico-politiques et les œuvres plus proprement littéraires. Il fréquente des médecins et fait même affaire avec eux. En 1560, il se lie d'amitié avec un certain Nicola Tinto di Francesco, docteur en médecine, qui participe à l'entreprise d'imprimerie qu'il vient de lancer, à l'enseigne « *della luna crescente* ». Cette participation n'est pas seulement financière. Parmi les premiers titres parus, plusieurs traités de chirurgie semblent indiquer que Nicola Tinto oriente aussi en partie les choix éditoriaux de son ami [13]. Sansovino est à la fois un témoin et un médiateur du pouvoir nouveau que gagne le milieu socio-professionnel des médecins sur le marché du livre et dans la vie publique de la deuxième moitié du XVI^{e} siècle. Il n'est sans doute pas fortuit qu'il ait retenu dans son recueil un grand nombre de nouvelles, tragiques ou comiques, mettant en scène des médecins. On en dénombre au moins sept. À travers ces personnages, c'est souvent la manière dont se négocie le rapport de force entre autorité du savoir et passions destructrices qui l'intéresse. Mais en sélectionnant pour les *Cento Novelle* l'histoire de Policleto, c'est moins à l'autorité sociale du médecin qu'à un savoir très concret sur les réalités naturelles qu'il donne une place prépondérante dans l'intrigue. Il y a dans ce récit ancien, d'origine orientale, connu dès le Moyen Âge, quelque chose qui entre parfaitement en résonance avec le goût de ses contemporains, toujours plus intéressés par la magie naturelle et ses opérations occultes. Un médecin qui fait autopsier son propre enfant, transgressant un tabou culturel par amour de la vérité et qui, un jour, par hasard, découvre dans son assiette le « signe » (« *segno* ») d'une vérité cachée, sous la forme d'un changement d'état de la matière, répond bien à la curiosité des amateurs de *mirabilia*.

La nouvelle met en scène le dévoilement progressif d'un savoir par l'observation. Le père se tue mais il meurt moins ignorant qu'il ne l'était au départ. Qu'apprend-il au juste en-deçà de sa faute morale ? En ce qui concerne la propriété naturelle – quoiqu'occulte – attribuée à l'oignon blanc, le lecteur de l'époque peut légitimement s'interroger. Comment un oignon pourrait-il dissoudre (« *dissolver* ») un cristal et le transformer en eau ? Les textes des naturalistes du XVI^{e} siècle ne nous apprennent rien de précis sur cette réaction particulière, mais les connaissances botaniques et

13. Elena Bonora, *Ricerche su Francesco Sansovino, impreditore, librario e letterato*, Venise, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 1994, p. 63.

géologiques des savants de l'époque prêtent à l'oignon et au cristal de roche (le quartz hyalin) certaines qualités fondamentales qui peuvent favoriser des conjectures. Si les médecins assemblés autour de l'enfant refusent de lui donner l'oignon – fréquemment utilisé dans la pharmacopée pour ses vertus purgatives [14], c'est précisément parce que c'est un aliment jugé « chaud [15] » et qu'il risquerait de faire monter la fièvre (« *come cosa a febricitanti troppo nociva* »). C'est donc en tant qu'il est « chaud » que l'oignon est capable de dissoudre le froid cristal. Cette formation minérale, très recherchée pour sa transparence, dont l'apparence rappelle l'eau prise en glace – ce qui lui a valu en grec le nom de *krystallos* – était souvent considérée, depuis Pline notamment, comme une forme particulière de glace ou de neige [16]. La nouvelle, qui montre le cristal revenu à l'état d'eau après avoir été au contact de l'oignon, va dans le sens de cette explication par des causes naturelles.

Qu'un cristal d'une grande pureté (« *un pezzo assai lunghetto di cristallo, lucidissimo come quel di monte* ») se soit formé par coagulation (« *coagular* ») dans l'estomac de l'enfant ne passait pas nécessairement pour invraisemblable aux yeux de lecteurs dont la conception de la nature, fort différente de la nôtre, impliquait la possibilité de merveilles et prodiges. Les corps étrangers aux formes remarquables expulsés par les patients (ou ôtés par la chirurgie ou retrouvés post-mortem), que ce soit dans l'estomac, l'utérus ou la vessie, sont les fleurons des cabinets de curiosités de bien des médecins du XVI^{e} siècle, à côté du fameux bézoard qui se forme dans l'estomac des ruminants, réputé pour ses propriétés alexipharmaques. Ainsi, un médecin empirique comme Fioravanti, qui évolue à Venise dans le réseau socio-professionnel de Sansovino, s'extasie des énormes môles contenus dans l'estomac de certaines patientes [17]. Ambroise Paré, lui, décrit dans ses *Monstres et Prodiges* toute une série de grosses pierres « qui s'engendrent au corps humain », calculs rénaux spectaculaires de poids et de formes variées, et autres pierres contenues dans la matrice, le cœur ou le genou [18]. En faisant de l'aliment chaud un antidote naturel à une maladie froide, la nouvelle met en évidence une logique médicale vraisemblable pour les lecteurs de l'époque, tout

14. En Toscane, précise Mathiole, les oignons blancs sont les plus forts de tous, c'est pourquoi « on les garde pour medecine plustost que pour viande » (*Commentaires de M. Pierre André Matthiole medecin senois sur les six livres de Ped. Dioscor. Anazarbéen de la matiere medicinale*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1579, livre II, chap. CXLI, p. 347).

15. Mathiole rappelle les qualités des oignons selon Galien, au 7^{e} livre des simples : « L'oignon est chaud au quart degré, il est de substance grosse et espaisse. » (*ibid.*, p. 347). Mais c'est paradoxalement aussi en vertu de cette qualité chaude – et humide – que les oignons crus, mêlés à du sel, sont utilisés par Ambroise Paré pour apaiser la douleur et inflammation des brûlures et éviter la formation de cloques : comme le feu, leur « chaleur attire à soy ce que le feu avoit délaissé de sa qualité » et « attirent, consomment, tarissent et seichent l'humeur ja flué, ce faisant prohibent les vessies » (Ambroise Paré, *Œuvres* [4^{e} éd], Paris, Gabriel Buon, 1585, Douziesme livre des contusions, chap. XVIII, « des médicaments chauds et attractifs, qui ostent la douleur et inflammmation », p. 477-478).

16. La question de la nature du cristal semble encore discutée au milieu du XVI^{e} siècle. Mathiole, dans un chapitre consacré à la sélénite (variété cristalline de gypse) rappelle le propos de Pline mais pour s'y opposer : « Le crystal, comme dit Pline au lib. 37. chap. 2 se congele d'une glace tresfroide, et ne se trouve ailleurs que où il y a grandes neiges d'hyver. Il est certain que ce n'est que glace, d'où les Grecs luy ont donné le nom de Crystallum, c'est à dire glace. Voilà l'opinion de Pline touchant le crystal. Nous au contraire fondez sur bones raisons croions le crystal ne s'engendrer ne de glace, ne de neige, ains de la mesme humeur de laquelle le beryl, le diamant et autres pierres s'engendrent aux entrailles de la terre. » (Mathiole, *op. cit.*, livre V, chap. CXVI, p. 780). C'est précisément la résistance du cristal de roche au feu et à la chaleur du soleil qui, pour lui, prouve qu'il ne s'agit pas d'eau à l'état de glace.

17. Leonardo Fioravanti, *Tesoro della Vita humana* [1570], Venise, heredi di Melchior Sessa, 1582, livre II, chap. 13 et 69.

18. *Des Monstres et prodiges*, éd. Michel Jeanneret, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2015, chap. XV, p. 102-108.

en exploitant délibérément les connotations symboliques des éléments en présence : le cristal dur et glacial, translucide et précieux, qui se forme dans le corps de l'enfant symbolise une maladie liée à la solitude et peut-être au désamour maternel, tandis que l'oignon hautement désirable, refusé par la mère, figure la chaleur des affects. Plusieurs niveaux de lecture se combinent ici. La « *meraviglia* » naturelle, aussi inquiétante soit-elle, provoque un étonnement à la fois scientifique et esthétique, que la nouvelle met à profit dans un sens moral.

Car la grande leçon que peut tirer le père-médecin est que son fils détenait naturellement un savoir sur sa propre maladie, un savoir intuitif qui lui faisait réclamer l'oignon blanc. Là encore, nous retrouvons le postulat primitiviste de bien des vendeurs de secrets médicaux qui, dans leur entreprise de promotion d'une médecine populaire, cherchent à découpler le véritable savoir de la connaissance livresque : les personnes les plus humbles, vieilles femmes, paysans, pêcheurs, connaissent des secrets médicaux ; tous les hommes, de même que les animaux, peuvent se soigner par eux-mêmes, grâce la connaissance des vertus des simples, par expérience ou par instinct [19]. L'instinct naturel du fils valait mieux que le savoir sophistiqué du père et de ses collègues.

3 Épreuve de vérité, épreuve de réalité

Une des particularités de cette histoire est qu'elle noue de manière très serrée l'intérêt pour les phénomènes naturels et l'intérêt pour la dynamique des passions. La nouvelle condense en effet, en un instant, dans une même opération d'élucidation, l'épreuve de vérité (celle des faits scientifiques) et l'épreuve de réalité (celle du psychisme). L'expérimentation naturaliste fortuite provoque une prise de conscience du caractère irrémédiable de la perte de l'objet d'amour. On a remarqué que le désespoir du père, l'accès de fureur mélancolique qui le conduit à définitivement anéantir son univers, en tuant sa femme puis lui-même, ne se produisait pas juste après la mort du fils, mais juste après la disparition du manche du couteau. La disparition de l'objet est décisive à deux niveaux. Que le manche de cristal soit dissous par l'oignon convainc le père qu'il aurait pu éviter la mort de son fils, si ce qu'il a constaté dans son assiette s'était produit *in vivo*, dans l'estomac de son fils, comme ce dernier l'avait souhaité. L'expérimentation fournit donc au père la preuve de son erreur de jugement et de sa culpabilité. Pour cette raison, la nature « réclame vengeance », dit le texte, une justice sauvage que le père rend lui-même. Mais une fois le manche de couteau disparu, ce n'est pas seulement l'évidence de la faute commise qui éclate, c'est l'objet d'amour même, ou plus exactement sa représentation, qui s'évanouit. Par cette signification implicite, l'histoire touche à un tragique plus intemporel. Le cristal contenu dans le corps de l'enfant, symbole conjoint de sa maladie glacée et de sa précieuse singularité, une fois monté en manche de couteau, accompagne le père partout où il va. Il l'embrasse à chaque fois qu'il s'en sert. Le manche du couteau est un substitut de l'enfant. Il est aussi l'objet qui relie les personnages masculins, qui les identifie l'un à l'autre, joignant la lame/père et le manche/fils en un objet aux parties solidaires, tout en excluant le féminin mortifère. Il n'est évidemment pas anodin que le père se

19. Voir Fioravanti, *Tesoro della Vita humana,* éd. cit., sig. b7 v° .

serve de cette relique lorsqu'il veut manger, et plus particulièrement lorsqu'il mange un oignon blanc, se livrant à son tour à l'activité que désirait son fils. Le manche du couteau dans les mains du père lui permet de s'identifier avec celui qu'il aimait plus que lui-même, « plus que sa propre vie », dit le texte. L'incorporation alimentaire vaut ici pour l'introjection psychique. Mais une fois le support de la représentation de l'être aimé disparu, il n'y a plus d'objet à investir et le deuil tourne à la mélancolie. La perte de l'objet s'est muée en une perte du moi [20]. La disparition du cristal, support de l'investissement passionnel, est donc doublement décisive : elle l'est parce qu'elle vaut comme preuve de la faute morale commise mais elle l'est aussi parce qu'elle empêche le report de l'investissement sur autre chose que sur le moi. De manière subreptice, la nouvelle illustre la théorisation moderne de la mélancolie.

Les médecins aiment les couteaux. Il y en a beaucoup dans cette histoire : il y en a un dans l'esprit de la mère, pour qui céder au caprice alimentaire de son fils reviendrait à lui « planter un couteau dans le cœur » ; il y a le scalpel des médecins qui sert à ouvrir le corps de l'enfant mort ; il y a le beau couteau du père-médecin, au manche de cristal, qu'il emmène partout avec lui parce qu'il lui rappelle son fils ; et enfin le couteau, ou plus exactement la lame sans manche, que le père saisit à main nue pour achever l'histoire dans un double meurtre. L'outil emblématique de son métier, cette « médecine du couteau » qui, avec la « médecine des herbes » et « la médecine des mots » forme le trépied de la doctrine médicale indo-européenne selon Benveniste [21], devient l'arme du crime passionnel. Malgré la violence de son geste, le médecin mélancolique disparaît avec une grande discrétion. Il frappe le cœur de son épouse, puis le sien, mais ceux qui étaient présents, dit l'histoire, tout à leurs larmes, mus par l'éloquence pathétique de ses *ultima verba*, « s'en rendirent à peine compte ». S'identifiant au cristal du couteau, il disparaît à son tour, comme neige au soleil.

Bibliographie

Benveniste, Émile, « La Doctrine médicale des indo-européens », *Revue de l'histoire des religions*, 1945, CXXX, p. 5-12.

Bonora, Elena, *Ricerche su Francesco Sansovino, impreditore, librario e letterato*, Venise, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 1994.

Bruyérin, Jean-Baptiste, *L'Alimentation de tous les peuples et de tous les temps jusqu'au XVI^e siècle* [*De re Cibaria*, 1560], trad. Sigurd Amundsen, Paris, L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, 1998.

Chappuys, Gabriel, *Les Facétieuses Journées* [1584], éd. Michel Bideaux, Paris, Champion, 2003.

Erasto dopo molti secoli ritornato al fine in luce, Mantoue, [Venturino Ruffinelli], 1546.

Erasto et i suoi compassionevoli avvenimenti che gli successe, Venise, Francesco Dileno, 1542.

Foehr-Janssens, Yasmina, *Le Temps des fables. Le Roman des Sept Sages ou l'autre voie du roman*, Paris, Champion, 1994.

Freud, Sigmund, *Deuil et Mélancolie* [1917], trad. Aline Weill, Paris, Payot et Rivages, 2011.

Fioravanti, Leonardo, *Tesoro della Vita humana* [1570], Venise, heredi di Melchior Sessa, 1582.

20. On reconnaît dans ce processus la dynamique qui fait passer du deuil « normal » au deuil pathologique ou mélancolique, tel que l'a décrit Freud dans l'essai de 1917. Sigmund Freud, *Deuil et Mélancolie*, trad. Aline Weill, Paris, Payot et Rivages, 2011.

21. Émile Benveniste, « La Doctrine médicale des indo-européens », *Revue de l'histoire des religions*, CXXX, 1945, p. 5-12.

Gaille, Marie, *Conflit Civil et Liberté. La Politique machiavélienne entre histoire et médecine*, Paris, Champion, 2004.

I Compassionevoli avvenimenti di Erasto, Venise, G. Giolito de Ferrari et fratelli, 1554.

Machiavel, Nicolas, *De Principatibus. Le Prince*, éd. Giorgio Inglese, trad. et commentaires Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, coll. « Fondements de la politique », 2000.

Mattioli, Pierandrea, *Commentaires de M. Pierre André Matthiole… sur les six livres de Ped. Dioscor. Anazarbéen de la matiere medicinale*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1579.

Oddo, Nancy, « Les enjeux des réécritures de romans orientaux au temps de la Réforme catholique en France », *in* Marion Uhlig et Yasmina Foehr-Janssens (dir.), *D'Orient en Occident : les recueils de fables enchâssés avant les Mille et une Nuits de Galland*, celama 16, Turnhout, Brepols, 2014, p. 409-431.

Paré, Ambroise, *Des Monstres et prodiges* [1573], éd. Michel Jeanneret, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2015.

Rando, Federica, *Narrare nel Cinquecento : Le "Cento Novelle scelte" di Francesco Sansovino*, Bologne, I Libri di Emil, « Biblioteca del Rinascimento e del Barrocco », 15.

Sansovino, Francesco, *Le Cento novelle scelte da'piu nobili scrittori della lingua volgare* [1561], Venise, appresso Francesco Sansovino, 1562.